

SE COMPRENDRE

N° 03/06 – Juin-Juillet 2003

Le temps de vivre ensemble

Témoignages

*Nous empruntons ce titre à la plaquette éditée par l'ACAT(7, rue Lardennois, Paris 19^e) pour introduire une série de témoignages ouvrant sur les relations quotidiennes entre chrétiens et musulmans. Ce **dialogue de la vie**, comme l'appelait le Cardinal Duval, permet de se comprendre et de s'estimer, dans le travail, les rencontres, le voisinage ou l'hospitalité, aux Philippines, à Rome ou en France, comme le vivent tant de nos lecteurs.*

1. Le dialogue malgré tout...(Michel de G.)

*Michel de Gigord, prêtre des Missions Etrangères de Paris, est Délégué diocésain pour les relations avec l'Islam dans le diocèse de Dijon, après de nombreuses années en Malaisie et aux Philippines que Se Comprendre a évoquées en Novembre dernier (02/09). Il vient de faire paraître un livre de réflexion et de souvenirs sous la forme d'un interview accordé à J.L. Angélis : **Le Choc du dialogue** (C.L.D., Chambray-lès-Rours, 2002, 201 pp.) dont nous reproduisons ici les pages 117 à 147.*

J.L.A. *Quelles ont été vos premières missions dans le cadre de cette commission en faveur du dialogue inter-religieux ?*

M. de G. En tant que secrétaire de la conférence épiscopale pour le dialogue, j'ai été appelé à m'exprimer dans toutes sortes de forums, d'écoles, de paroisses, d'universités et autres groupes officiels. La parole est devenue importante pour moi. Je vois la parole comme un moyen de toucher les gens. J'aime bien parler quand il s'agit de donner des conférences courtes sur des sujets précis. A contrario, je ne crois pas que j'aimerais être enseignant. Quand je parle, je m'efforce toujours de suivre deux principes. D'abord, de ne jamais dire ce que je ne crois pas. Ensuite, j'essaie d'adopter un langage aussi concret et simple que possible ; ce qui n'est pas difficile, parce que je ne suis ni un philosophe ni un théologien. Je tiens à parler avec un langage aussi proche de la vie que possible. Chaque fois que je parlais dans de telles assemblées, une nouvelle conversion s'opérait en moi et un véritable approfondissement de ma mission.

J'étais en contact avec des chrétiens et des musulmans. J'étais devenu une référence dans le domaine du dialogue. Je me suis rendu compte que la rencontre était possible dans une atmosphère d'écoute et de découverte mutuelle. Aussi ai-je été amené à former des groupes de dialogue. Jusque-là, je n'avais jamais formé de groupes bien précis. J'ai d'abord fondé sur l'aumônerie d'Iligan un groupe de

dialogue entre étudiants chrétiens et musulmans. Mon expérience de groupe de dialogue à Marawi avait été un balbutiement. Par contre, à Iligan City, le groupe est devenu solide.

J'avais dicté trois règles pour être membre de ce groupe. La première consistait à être conscient de la nécessité du contact avec les autres religions. Il fallait donc s'ouvrir à une véritable réflexion et à un apprentissage du dialogue. Nous nous sommes réunis ainsi tous les mois et nous avons travaillé à la lecture de textes d'Évangile concernant le dialogue. Nous avons aussi cherché à comprendre quelles étaient les qualités requises à cette démarche, à partir des grands textes récents de l'Église. La deuxième règle exigeait d'être prêts à apprendre au moins les bases de la culture et de la religion des musulmans. Comment, en effet, peut-on tisser des liens avec des gens qu'on n'a pas fait l'effort de connaître ? Enfin, dernière règle, il fallait absolument nouer des amitiés auprès des étudiants musulmans. Cette démarche nécessitait un véritable effort de sortir de soi pour aller à la rencontre de l'autre.

Au départ les réunions se déroulaient entre chrétiens. Au milieu de l'année les chrétiens amenaient leurs amis musulmans. Les réunions devenaient mixtes. À partir de ce moment-là, à l'occasion des grandes fêtes religieuses, nous déjeunions ensemble pour renforcer les liens d'amitié. Cette dynamique s'est poursuivie chez les aînés. En 1994, nous avons formé un groupe adulte de dialogue islamo-chrétien. Cette initiative est devenue une expérience magnifique. Au départ, les membres de ce groupe étaient exclusivement des chefs religieux musulmans et, du côté des chrétiens, des prêtres et des religieuses. Nous avons tenu à cette composition. Nous n'avons pas voulu d'hommes politiques, de militaires et d'académiciens. À mes yeux, il existait déjà beaucoup de rencontres entre ces catégories sociales. Par contre, il n'y avait jamais de rencontres entre leaders religieux. C'était inimaginable. Et pourtant, comment pouvions-nous espérer que nos communautés apprennent à se rencontrer, à se respecter et à s'aimer, si nous-mêmes étions incapables de nous rencontrer.

L'idée a plu. Là encore, nous avons quelques règles fondamentales.

Qui a fondé ce groupe de dialogue entre religieux chrétiens et musulmans ?

Nous étions deux : le chef de la communauté religieuse musulmane d'Iligan, Saidali Gandamra, et moi-même. Je connaissais Saidali depuis deux ans déjà et nous étions devenus de très bons amis. Notre intuition de base était que notre groupe devait éviter deux erreurs observées dans d'autres groupes de dialogue.

La première consistait à débattre d'idées. Il y a là un immense danger dans le dialogue. Or le dialogue des mots est dangereux. Il faut l'utiliser avec une extrême prudence. On ne peut dialoguer avec les mots que lorsqu'on a déjà dialogué avec la vie et avec le cœur. C'est tout *le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry qui se trouve résumé là. Quand le renard et le Petit Prince se rencontrent, le renard lui dit : « Il faut absolument que nous nous apprivoisons. » Pour moi, ce mot est devenu de la plus grande importance dans toute ma vision du dialogue. Il faut s'apprivoiser. « Mais qu'est-ce que ça veut dire apprivoiser ? », demande le Petit Prince.

« Cela veut dire : créer des liens », répond le renard. Le Petit Prince, occidental, veut que tout aille très vite. Le renard, lui, explique l'impossibilité d'être rapide. « Moi je suis sauvage, tu m'es complètement inconnu. » Alors commence ce dialogue merveilleux entre eux. « Mais que faut-il faire pour s'apprivoiser ? », demande le Petit Prince. « Tu reviendras demain et tu t'assoiras là-bas et moi ici, sans dire un mot. Car les mots sont sources de malentendus. »

Toute la tragédie du Petit Prince vient de la parole. Avec la rose, sur sa planète, ils avaient voulu parler trop vite. Ils se disputèrent, ne se supportèrent plus et le Petit Prince quitta la planète. J'explique cette source d'erreur que peuvent être les mots en tremblant, car je suis moi-même un très grand bavard ! Toute parole doit être précédée d'un silence. Il n'y a pas de vraie parole qui ne naisse d'abord d'une écoute de l'autre. J'en suis convaincu mais je suis aussi impatient et impulsif.

Quand on commence le dialogue par la parole, on tombe en général dans trois trappes. La première, c'est qu'il y ait deux *monologues*. Par respect pour l'autre, on se donne la parole réciproquement. Chacun fait un très bel exposé que l'autre n'écoute pas vraiment car il prépare déjà ce qu'il va dire en réponse. Et on va ainsi, de l'un à l'autre, sans qu'il ne se passe rien, car en fait il n'y a pas de vraie écoute. Une grande majorité des sessions de dialogue se déroule ainsi. Dès lors les bavards des deux camps monologuent et les autres écoutent passivement. La deuxième trappe, je l'appellerai le «*duo-logue*». Les deux camps parlent en même temps. Tous parlent, débattent, protestent, essayant chacun de dominer la conversation. Cela ne mène naturellement à rien, sinon à une grande frustration.

La troisième et dernière étape, je l'appelle le «*duel-logue*». Là, on se bagarre, on se rejette, on se critique. C'est un pugilat de mots. On en sort meurtri. C'est un véritable combat. Toutes ces méprises arrivent parce qu'on se parle trop vite. On n'a pas appris à s'écouter d'abord.

Pour en revenir aux erreurs, la deuxième qu'il faut absolument éviter consiste à se lancer trop vite dans la réalisation de projets. J'avais observé que, dans la plupart des groupes existants, les gens se rencontraient autour d'un projet. Le défaut de cette approche du «faire-avec», c'est qu'en général le projet fonctionne tant que les initiateurs sont là. Dès qu'ils sont partis, tout tombe et s'effrite. Pourquoi ? Parce que les partenaires n'ont pas pris le temps de se connaître d'abord. Si on veut faire quelque chose ensemble, il faut qu'il y ait une vraie confiance entre les partenaires et un engagement accepté par tous. Il faut qu'il y ait une amitié profonde entre tous.

Avec Saidali, nous nous sommes mis d'accord sur les trois composantes nécessaires pour créer l'amitié dans un groupe de dialogue. Il faut d'abord un groupe restreint. Le défaut que nous avons souvent consiste à aimer les grandes manifestations. Le nombre est la preuve de la réussite d'une entreprise. Au contraire, nous prescrivions de ne pas dépasser quinze personnes chez les musulmans et autant chez les chrétiens. Il faut ensuite une grande fidélité dans les rencontres. On ne devient pas amis si on ne se rencontre que tous les six mois. Nous avons décidé de nous rencontrer tous les mois et demi et d'en faire une priorité absolue dans nos emplois du temps. Enfin, il faut du temps. Consacrer une seule heure à cette réunion serait ridicule. Aussi nous nous retrouvions à neuf heures du matin et terminions à trois heures de l'après-midi. Un repas ensemble coupait cette rencontre.

Comment utilisiez-vous le temps consacré à ces rencontres ?

Par trois choses. La prière, mais notre prière était extrêmement respectueuse de l'autre. Les musulmans priaient et les chrétiens se tenaient en silence, observaient, écoutaient. Puis à leur tour les chrétiens priaient. Nous n'avions pas de prière commune, appliquant en cela le principe des réunions d'Assise. Les prières étaient séparées au niveau des rites et des mots, mais elles se réalisaient physiquement dans une grande proximité. Ce temps était court, il ne dépassait pas quinze minutes au total. Puis à chaque fois nous choissions un thème de réflexion: la prière, la femme, les commandements de Dieu, le concept de paix...

Un chrétien parlait, puis un musulman. Mais le but unique consistait à écouter l'autre et à apprendre de lui ce qu'il croyait et concevait. Aucun débat n'était permis. Après ces deux interventions qui duraient chacune trente minutes, nous nous séparions en petits groupes mixtes. Le but était de réagir aux propos mais uniquement pour demander des précisions et des éclaircissements afin de mieux pénétrer dans la pensée de l'autre. Il était strictement interdit d'exprimer son désaccord. Nous nous y sommes toujours tenus. Ce principe développait une écoute active. Nous nous arrêtions là pour la matinée. Nous prenions alors un déjeuner qui était un moment très joyeux. Au tout début, ce n'était pas facile. C'était assez tendu! À table, tous les musulmans se mettaient d'un côté et les chrétiens de l'autre! Un long apprentissage a été nécessaire.

Après le repas se déroulait la troisième étape, à savoir l'échange des nouvelles. Nous débattions des événements récents: kidnapping, tueries, guerres, problèmes politiques qui empoisonnaient la vie quotidienne des deux communautés. Il y avait aussi des bonnes nouvelles ! Nous essayions alors de réfléchir à ce nous pouvions faire, non pas de grands projets, mais de toutes petites actions, très circonscrites. Nous avons tenu à ce groupe à tout prix. Il existe encore aujourd'hui. Nous nous sommes réunis tous les mois et demi pendant huit ans. Et nous avons atteint entre nous un degré de confiance et d'amitié qu'aucun de nous, je crois, n'aurait cru possible quand nous avons commencé. Avec une expérience comme celle-ci, je crois très fort que, oui, le dialogue est possible et peut atteindre une très grande profondeur.

À vous entendre on sent un réel bonheur ?

Oui vraiment, un élément sympathique de ce groupe consistait en l'alternance des réunions. Elles étaient financées et organisées par les chrétiens à Iligan, et par les musulmans à Marawi, à tour de rôle. Une grande réciprocité s'est vite instaurée dans l'organisation tant matérielle que financière des deux côtés. Nous voulions montrer que cette initiative n'était pas une initiative chrétienne seulement. Les deux parties étaient bien engagées dans cette affaire...

Quand j'ai quitté les Philippines, nous en étions déjà à la 54^{ème} réunion. Je n'ai pas connu d'autres groupes qui aient eu cette fidélité-là. Pour moi, cette expérience a été source d'émerveillement.

Nous sommes arrivés à avoir, en gros, quinze chrétiens et quinze musulmans très fidèles. Certains des membres sont morts et d'autres ont été transférés dans d'autres lieux, mais ces trente-là sont restés. À chaque réunion, on invitait aussi quelques chrétiens et quelques musulmans comme observateurs, si bien que cette expérience a, en fait, touché des centaines d'autres personnes. Tous les gens qui venaient observer le groupe nous disaient invariablement: « Nous ressentons qu'il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. » Effectivement, c'était magnifique. Nous nous retrouvions avec un réel plaisir. Nous avons atteint dans ce groupe une grande qualité de relations humaines, et nous disposions d'une liberté de parole que je considère exceptionnelle. Ce groupe m'a rempli d'espoir.

Aussi, quand je rencontre en France des gens qui me parlent de l'impossibilité du dialogue, je refuse net cette idée. Le dialogue est possible, même dans les conditions les plus difficiles. Dans notre groupe en effet, j'avais été moi-même kidnappé deux fois. Trois ans après mon deuxième kidnapping, la femme qui représentait les laïcs catholiques de la prélature de Marawi a été tuée. Deux ans après, Mgr Hartford, le préfet apostolique, était lui-même kidnappé. Le jour de sa libération, le groupe s'était réuni pour fêter sa liberté retrouvée. En rentrant le soir à Marawi, deux prêtres du groupe se faisaient kidnapper à leur tour. Plus tard encore, le père Rufus Haley était assassiné. Et pendant tout ce temps-là, la guerre du gouvernement contre les rebelles musulmans provoquait l'exode de dizaines de milliers de civils musulmans, là même où habitaient les membres musulmans de notre groupe. Mais notre groupe a tenu bon envers et contre tout.

Ces enlèvements perduraient parce que le groupe déplaisait aux extrémistes ?

Vous savez, dans des circonstances comme celles-ci, tout était très mélangé, le religieux, le politique et l'économique, et on navigue à vue au milieu de tout cela. Pourtant j'ai expérimenté dans ces situations difficiles qu'il était possible de maintenir le contact et même d'arriver à une grande profondeur de relation et de ressentir une véritable joie de se rencontrer. Et quand nous allions au restaurant à Marawi et à Iligan et que les gens nous voyaient si libres et si heureux d'être ensemble, ils nous regardaient avec étonnement. Ne serait-ce que pour cela, nos rencontres ont eu un véritable impact. Enfin, même si nous avons maintenu jusqu'à la fin la règle qui consistait à ne pas se lancer dans des projets importants - ce n'était pas le but de notre groupe - nous avons réalisé qu'en fin de compte notre groupe avait donné naissance à plusieurs initiatives.

J'en mentionnerai trois, qui sont importantes pour moi. La première, c'est que dans notre groupe, du côté chrétien, il y avait des religieuses et des laïcs engagées, mais du côté musulman, il n'y avait pas de représentantes féminines. Or, une fois, il y eut une discussion au sujet de la femme. Au cours de l'échange nous avons réalisé, ce que je ne savais pas moi-même, qu'il y avait des femmes *ouléma*. Dans l'islam, un *alim* (au pluriel *ouléma*) est la personnalité la plus importante de la communauté, tout à la fois, théologien et référence en cas de problème. Alors, nous avons tout de suite suggéré qu'il y en ait dans notre groupe. La réaction des musulmans a été négative. Alors les femmes ont décidé de former un groupe entre elles. Quelques mois après, des représentantes musulmanes de ce groupe sont venues comme observatrices, et, à la fin de la réunion, elles ont demandé d'y entrer officiellement et, cette fois-là, la demande a été acceptée. D'un seul coup, notre groupe s'était élargi à la dimension féminine. Pour les musulmans, cela correspondait à une véritable révolution. Notre groupe portait ses fruits. Peu à peu, tous ont reconnu que la présence des femmes avait transformé le groupe. Sans aucun doute, les femmes ont une capacité de tendresse et de sensibilité beaucoup plus grande que les hommes. Elles ont transformé la qualité de l'échange. Voilà donc pour le premier fruit.

Après quatre années de rencontres et de travail sur le dialogue, nous nous sommes dit qu'il serait bon de répercuter nos réflexions à un plus haut niveau. Ainsi, en 1998, le forum des évêques et des *ouléma* a pris naissance. Dès leur première rencontre, ils ont pris conscience de l'importance de cette initiative. Tous les quatre mois, ils passent deux à trois jours ensemble. Au départ, il n'y avait que les évêques catholiques et les *ouléma*. S'y sont agrégés très vite les évêques protestants et, en 2001, les chefs animistes de Mindanao ont été invités eux aussi à rejoindre le groupe. Ainsi tous les chefs religieux de l'île se sont retrouvés ensemble. Ce forum a certainement joué un rôle modérateur important dans la situation de crise que connaît Mindanao. Voilà pour la deuxième initiative.

La troisième a été plus politique... Elle a vu le jour en 1999. Cette année-là, il y avait eu un accroissement d'enlèvements et de vols de voitures et de bétail à la frontière entre Iligan et Marawi. Nous avons réfléchi dans notre groupe à cette situation qui créait des tensions très fortes. Nous avons suggéré de proposer aux maires et aux gouverneurs des trois provinces contiguës où se déroulaient ces

événements de se rencontrer. Comme j'avais eu l'idée de ce projet, on m'a demandé de l'organiser. Je suis donc allé rencontrer les trois maires, accompagné d'un musulman du groupe, et, à notre grand étonnement, ils ont accepté immédiatement. Ils nous ont demandé de tout organiser. Comme j'habitais à Iligan, j'allais voir à nouveau le maire de la ville pour lui proposer d'être le premier hôte, ce qu'il a accepté de bon cœur, me disant: «Je veux bien lancer les invitations et financer l'affaire, mais c'est vous qui prenez en charge l'organisation de la réunion. »

Trois maires et deux gouverneurs, des chrétiens et des musulmans, ont participé à la première réunion. Seul le gouverneur musulman de Lanao-Sud était absent. La réunion s'est déroulée pendant toute une journée. Le matin, un musulman a présenté notre groupe, puis j'ai expliqué la raison de notre rencontre. J'ai rappelé les problèmes qui envenimaient nos trois provinces et qui touchaient les musulmans et les chrétiens. Malgré les tensions importantes, les hommes politiques de ces trois provinces ne se rencontraient jamais. Nous avions pensé qu'il serait bon que les maires et les gouverneurs puissent réfléchir ensemble.

Après ce préambule, la question de tous a été : « Que fait-on ? »

- « On ne fait rien ! », ai-je répondu. La surprise était complète.

- « Ah bon ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi nous avoir fait venir ? »

Je leur ai expliqué le point de vue de notre groupe : « Vous, les hommes politiques, vous êtes très bons pour lancer des projets. Vous vivez dans le « faire » sans arrêt. Nous voudrions, dans notre groupe, que vous appreniez à vous connaître. Vous allez vous asseoir autour d'une table ronde. Nous allons vous donner des questions auxquelles vous voudrez bien répondre. »

Ces questions étaient toutes simples : « Comment vous appelez-vous ? Est-ce que vous êtes marié ? Combien d'enfants avez-vous ? D'où venez-vous ? Quelles sont vos origines ? Quelles sont les choses que vous aimez dans la vie ? » Leur réaction était plutôt réservée : ils étaient désarçonnés. « Mais enfin, qu'est-ce que cela ? », demandaient certains d'entre eux. Je les ai suppliés de jouer le jeu. Et nous, nous étions debout autour de la table. Nous observions ces hommes et ces femmes qui n'avaient jamais pris le temps de se connaître.

Tout timidement, ils ont commencé à parler. « Comment vous appelez-vous ? Alors votre nom complet, c'est comme ça ... Ah, vous aimez cela ? Moi aussi... » Et d'un coup, nous avons vu des sourires se former. Puis ils ont échangé leurs cartes de visite, leurs numéros de téléphone et leurs *mails*. Pour la première fois de leur vie, ces hommes et ces femmes politiques se rencontraient à un niveau purement humain. Ensuite, nous avons déjeuné tous ensemble. Les repas sont toujours formidables pour les rencontres. Les gens étaient placés de façon alternée: un musulman, un chrétien...

Puis, après le déjeuner, nous avons simplement posé une question : « Est-ce que ça vous intéresserait d'avoir une deuxième réunion ? » Tous ont répondu d'une seule voix: « Oui ! » Le maire de Cagayan, un chrétien, a déclaré que c'était lui qui inviterait la prochaine fois. Nous avons pris nos agendas et fixé une réunion avec les mêmes personnes, deux mois après. Deux mois plus tard, on a recommencé, mais à un niveau plus profond. Et avant même qu'on ait posé la question de la troisième rencontre, la maire de Marawi se proposait d'être l'hôtesse de la troisième réunion. Marawi, le fief musulman redouté des chrétiens !

C'était une aventure. Parce que la plupart des chrétiens présents à notre réunion n'étaient jamais montés à Marawi. La maire se portait garante de la sécurité. Nous sommes tous montés et la réunion s'est déroulée admirablement bien. Puis, à cette troisième réunion, nous leur avons dit que la balle était maintenant dans leur camp. S'ils pensaient que ces trois réunions avaient été utiles, c'était à eux de jouer. Désormais, nous nous retirions. Malheureusement, ces rencontres n'ont pas continué, mais je ne regrette pas l'initiative née de notre groupe de dialogue. En effet, ces trois réunions inédites ont créé des liens. Je me souviens que, dès la troisième réunion, les maires et les gouverneurs ont décidé de travailler sur une fréquence commune en radio. Aujourd'hui, quand ils se rencontrent dans d'autres assemblées, ils se saluent car ils se connaissent. De telles initiatives procurent une joie immense. J'étais le seul étranger dans ce dispositif. Et ils m'ont fait une confiance totale. Avec toutes ces expériences, j'ai vu le dialogue fonctionner. Ce n'était pas une idée en l'air ou une lubie.

Et vos plus grandes difficultés pendant cette période ?

Les difficultés ont été permanentes et ont duré jusqu'à la fin. S'il est vrai qu'un dialogue réel s'était instauré entre un certain nombre de chrétiens et de musulmans, l'immense majorité d'entre eux ne s'y intéressait pas et même y était opposée. Du côté des musulmans, une méfiance très forte persis-

taut, à savoir que le dialogue était une tactique déguisée de la part de l'Église. Ils ne peuvent se défaire de cette idée que l'Église n'a vraiment qu'un seul but, leur conversion au christianisme. C'est à la fois triste et ironique car ils redoutent finalement ce qu'ils vivent et font vivre... C'est un commandement pour les musulmans que de témoigner de Dieu, et ils cherchent, bien sûr, à convertir les gens à l'islam.

Mais ce qui a été beaucoup plus triste et douloureux pour moi, ce fut la résistance des chrétiens au dialogue. Une résistance très forte. Il n'y avait qu'une toute petite minorité d'évêques, de prêtres et de laïcs qui était prête à se lancer dans ce domaine du dialogue. Tous les autres étaient extrêmement méfiants vis-à-vis des musulmans, et pire, carrément hostiles.

Pour vous donner une idée de la force de ce sentiment, laissez-moi vous raconter un fait d'histoire récente. Une des clauses du traité de paix de 1997 envisageait que les provinces à forte proportion musulmane obtiendraient une certaine indépendance. Mais cette proposition devait être ratifiée par un vote. Pendant toute la campagne qui s'est faite pour ce vote, les hommes politiques chrétiens de Mindanao se sont montrés violemment opposés à cette proposition. Ils ont mené une campagne ouverte contre le gouvernement et ont fait tout pour que le vote soit massivement négatif. Je m'attendais à cette réaction, mais pas à la haine de leurs discours, et quelle souffrance de voir l'immense majorité des prêtres leur emboîter le pas! Sur les trente-deux prêtres du diocèse d'Iligan, par exemple, nous étions quatre seulement à travailler dans le domaine du dialogue. Tous les autres non seulement n'y participaient pas mais, bien souvent, se moquaient ouvertement de nous. Nous disions: « Donnons une chance à ce projet, essayons de faire confiance aux musulmans. » Mais on nous ricanait au nez.

Ils disaient tous que si les musulmans prenaient le pouvoir, ils écraseraient les chrétiens. Il faut bien avouer que les commentaires faits par certains hommes politiques musulmans n'étaient pas faits pour inspirer confiance. En tout cas, le scrutin a eu lieu, et seules cinq provinces sur les vingt-deux de Mindanao ont voté pour entrer dans cette nouvelle entité politique. C'était les cinq provinces à majorité musulmane. Et, en fin de compte, il n'y a pas eu le chaos prédit. Les musulmans n'ont pas pris tous les postes de décision et les structures politiques sont restées à peu près les mêmes.

La deuxième difficulté a été pour moi celle de la fidélité. S'il est vrai que participer à la vie de tous ces groupes de dialogue était passionnant, il fallait vraiment s'y accrocher. Il fallait continuer à y croire envers et contre tout, et aller de l'avant. Ces initiatives reposaient essentiellement sur cinq ou six personnes, et si nous n'étions pas là pour encourager sans arrêt tout le monde, la tendance était d'abandonner. Il a donc fallu que je me batte au cours de toutes ces années pour maintenir mon propre enthousiasme et le faire passer aux autres. Parmi les cinq ou six personnes, il y avait deux musulmans qui, au cours des années, sont devenus des amis très chers : Saidali et Elias.

Est-ce que vous voyez dans l'islam ou le christianisme des difficultés d'ordre structurel ?

Oui, au niveau structurel et religieux, il y a de très gros problèmes pour le dialogue entre les deux religions. La difficulté qui me paraît la plus importante, c'est que ces deux religions sont par essence missionnaires. Du côté des chrétiens, il y a les paroles du Christ, « Allez donc: de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit. (Mt 28, 19-20) » Évangéliser est un commandement pour tous les chrétiens. Nous sommes donc en présence d'une religion fortement missionnaire.

Mais l'islam l'est également. La propagation de l'islam est aussi un commandement essentiel pour les musulmans. Quand on parle des cinq piliers de l'islam, le premier est celui qu'on appelle la *shahada* qui est un peu comme le *credo* des musulmans. Il commence par cette phrase: « Je témoigne (*Asshadu*) qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Mohammad est son prophète » C'est donc une injonction de Dieu à tous les musulmans pour qu'ils témoignent et propagent la foi islamique. Combien de fois j'ai été moi-même contacté par des amis musulmans qui me disaient avec une ingénuité incroyable : « Mais comment cela se fait-il, père Michel, que vous soyez si ouvert et si prêt à créer des liens d'amitié avec nous et que vous ne soyez pas musulman ? » Dans leur arrière-pensée, généreuse en soi, ils se disaient : « Le pauvre vieux, s'il n'est pas musulman, il ne sera pas sauvé. » Incroyable! Mais... pas tellement, car nous chrétiens, nous avons fait de même.

Quand nous sommes en présence de deux systèmes religieux comme ceux-là, le « clash » est inévitable. Ce sont pratiquement les deux seules religions du monde à être à ce point-là missionnaires. Le problème s'atténue quelque peu quand les deux religions ne confondent pas évangélisation ou mission avec prosélytisme. A ce problème d'évangélisation/conversion s'ajoute celui de la notion de salut.

Dans l'Église catholique la formule clé qui a longtemps prévalu était : « En dehors de l'Église, point de salut. » Heureusement, il y a eu le concile de Vatican II. Malgré tout, le débat théologique à propos du dialogue inter-religieux est un débat difficile. Il est loin d'être arrivé à sa vraie maturité et il crée de véritables tensions.

La question qui se pose est: que faut-il comprendre par « pas de salut en dehors de Jésus-Christ », qui est la nouvelle formulation née du Concile ? Sans faire de cours de théologie, disons qu'il y a deux interprétations. L'une est exclusive, à savoir qu'il n'y a pas de salut possible en dehors de Jésus-Christ reconnu explicitement ; il faut passer par le Christ dans un acte de foi qui s'incarne dans le baptême. L'autre est inclusive, à savoir que le Christ peut être rencontré en dehors d'une foi explicite en lui, sans qu'il y ait baptême. Le Christ dépasse l'Église, il est plus grand que l'Église.

Ainsi donc, d'une certaine façon, un bouddhiste, un hindou ou un musulman peut rencontrer Jésus-Christ et obtenir le salut. L'Église, réfléchissant sur le problème du Royaume de Dieu et donc du salut, énumère ceux qui font partie du Royaume de Dieu et sont capables de salut. Nommément: les chrétiens, bien sûr, mais aussi les juifs qui sont héritiers de la promesse que Dieu ne peut pas renier, et aussi ceux qui croient en un Dieu créateur et juge, à savoir les musulmans, et tous ceux qui cherchent à faire le bien. Il y a cette formule clé dans *Lumen Gentium* : « Ceux qui, sans faute de leur part, ignorent l'Évangile du Christ et son Église et, cependant, cherchent Dieu d'un cœur sincère et qui, sous l'influence de la grâce, s'efforcent d'accomplir dans leurs actes sa volonté qu'ils connaissent par les injonctions de leur conscience, ceux-là aussi peuvent obtenir le salut éternel » (LG 2,16). Mais il reste vrai que la grande majorité des chrétiens sont encore profondément marqués par la notion qu'il ne peut pas y avoir de salut en dehors du Christ, comprise exclusivement.

Du côté des musulmans, c'est la même chose: il n'y a pas de salut en dehors d'Allah et de la foi telle qu'elle a été révélée au prophète Mohammad. Il y a aussi des divergences dans la communauté musulmane, mais l'immense majorité des musulmans croit qu'il n'y a pas de salut pour ceux qui n'adhèrent pas à l'islam. Ce n'est pas commode de dialoguer entre gens qui se condamnent mutuellement!

N'y a-t-il pas un problème supplémentaire pour les musulmans dans ce dialogue ? L'Église est structurée, organisée, malgré ses sensibilités différentes. Mais l'Islam...

C'est tout à fait juste. Quand on entre en dialogue dans l'Église, on ne peut pas le faire individuellement. On le fait au nom de l'Église qui a une position officielle en la matière. Il y a des textes pour appuyer ce travail, et l'Église demande explicitement à ses membres une ouverture aux autres religions du monde. Rien de cela dans l'Islam. Quand on entre en dialogue avec des musulmans, on entre en dialogue avec des individus, pas avec une communauté. Et cela pose un problème très important : on a toujours l'impression d'avoir affaire à des gens qui ne représentent qu'eux-mêmes. Et on a peur qu'il n'y ait pas de répercussions de ce travail dans la communauté de ceux que l'on rencontre.

Ce n'est cependant pas tout à fait vrai, car quand un *alim* participe à des rencontres de dialogue, celui-ci exerce une autorité spirituelle réelle sur sa communauté. Il n'a pas toutefois la même autorité structurelle et fonctionnelle que dans l'Église catholique. Cet état de choses crée bien des difficultés. Et quand le dialogue atteint le niveau théologique, cela devient encore plus complexe. C'est pour cela que, dans notre groupe, nous nous sommes interdits ce dialogue-là. D'abord parce que nous n'étions pas suffisamment préparés pour le faire, mais, aussi, parce que notre but principal était de créer entre nous une réelle convivialité. C'est la base indispensable... D'autant plus que les théologies chrétiennes et musulmanes diffèrent sur des points essentiels comme la Révélation, la notion de Dieu, la liberté, et bien d'autres encore. Ce sont des problèmes qui sont extrêmement complexes et où ne peuvent s'aventurer que des gens très bien préparés, et encore... J'ai entendu parler si souvent de rencontres à très haut niveau qui se sont fort mal passées.

Avez-vous rencontré d'autres difficultés dans ce dialogue ?

Oui, je pense aux questions de « mémoire ». La mémoire chrétienne et la mémoire musulmane sont encombrées d'histoires conflictuelles et de persécutions entre les deux communautés. Dès le départ, à savoir l'avènement de l'islam, les chrétiens et les musulmans se sont affrontés. Dans la mémoire chrétienne, il y a la perte de Constantinople, de l'Afrique du Nord, celle de Damas et de Bagdad, et surtout celle de Jérusalem. Chez les musulmans, les croisades ont eu une répercussion incroyable. Même aux Philippines, on voit évoquer la crainte des chrétiens avec, comme argument, les croisades.

Il y a là l'existence d'un événement qui a viscéralement violenté la mémoire islamique partout dans le monde. Ces mémoires chrétiennes et musulmanes ainsi profondément blessées sont un peu comme des volcans. Dès qu'il y a une crise entre les deux communautés, par exemple lors des événements du 11 septembre, elles refont surface et enveniment les esprits.

On l'a bien vu avec le président Bush parlant de croisade contre le terrorisme...

C'est juste. Pour moi, cette mémoire est une des difficultés les plus fortes du dialogue. Mgr Tutud disait toujours qu'il fallait briser cette chaîne de mémoire qui nous empoisonnait. Il n'y a aucune recette pour cela. Au mois de juin 2001, mon ami et meilleur compagnon du dialogue inter-religieux, un prêtre irlandais, le père Rufus Haley, a été tué. Il est tombé dans une embuscade et des musulmans ont voulu l'emmener avec eux. Il les a suppliés de ne pas le faire, car il se rendait à un mariage de tous petits fermiers très pauvres. Comme les ravisseurs insistaient, il a tenté de s'échapper et ils l'ont abattu sur place. Ce drame m'a profondément marqué d'autant plus que je venais de quitter les Philippines. Je me sentais un peu comme un traître.

Rufus m'avait souvent parlé de la mémoire. Il m'avait dit qu'il avait un petit calepin sur lequel il écrivait systématiquement chaque événement positif qu'il vivait avec des musulmans. Et quand il était découragé, quand il rencontrait des obstacles, quand il avait peur, à chaque fois, il ouvrait son calepin et il s'imprégnait de pensées positives. « Je romps, disait-il, la chaîne négative de mémoire, cette chaîne où prédominent tous les échecs et toutes les désillusions, et je me rappelle toutes les merveilleuses rencontres que j'ai eues avec tant de musulmans, tous les signes de tendresse et d'amitié que tant d'entre eux m'ont procurés. »

Ce moyen très pratique a eu sur moi une très grande influence. Très souvent, dans des sessions que je donnais sur le dialogue, on me demandait de donner des exemples pour illustrer concrètement ce que je disais sur la beauté du dialogue. Et je me retrouvais incapable de raconter quoi que ce soit. Il me fallait réfléchir très fort pour trouver quelque chose tellement ma mémoire était encombrée de choses négatives. À partir de ce moment-là, à l'exemple de Rufus, je me suis mis systématiquement à mémoriser des expériences positives. Cette aptitude à s'accrocher à une chaîne de mémoire positive est capitale, car il est évident qu'il est bien plus facile de se rappeler de ce qui fait mal que de ce qui a été bon. Il en est presque toujours ainsi et cela envenime tant de rencontres ou, même, les empêche complètement.

Un jour le père Rufus m'a confié une histoire à propos de ses premières semaines à Marawi. Alors qu'il marchait dans la rue principale, il a vu venir vers lui un Maranao. Il portait des lunettes noires et une grosse veste sous laquelle aurait très bien pu être caché un revolver. Il s'est dit intérieurement: « Oh, un Maranao ! » et effrayé par tout ce qu'il avait entendu dire sur les Maranao, il a fait demi-tour et il est vite rentré chez lui. Le soir, au moment de la prière, il s'est dit: « Quel idiot j'ai été ! Je n'aurais jamais dû l'appeler un Maranao. » Quelques jours plus tard, il est sorti de nouveau et a fait une rencontre similaire. Il a pensé : « Oh, un musulman ! » et, effrayé par tout ce qu'il avait entendu dire sur les musulmans, il a fait demi-tour. Le soir, en priant, il s'est dit: « Ah, je n'aurais jamais dû l'appeler un musulman ! »

Quelques jours plus tard, il est sorti et, de nouveau, il a vu avancer vers lui un autre habitant de Marawi, tout aussi impressionnant, et il s'est dit : « Tiens, un homme ! » Et il a continué son chemin, ils se sont croisés et il ne s'est rien passé. Et Rufus de conclure : « Quand j'ai appelé l'homme que je rencontrais un Maranao ou un musulman, j'ai eu peur à cause de tout ce que ma mémoire avait emmagasiné sur les Maranaos et les musulmans. Et lui, sans doute, a dû avoir peur de moi, un grand gaillard de 1 m 90 aux cheveux roux, un Blanc. Mais quand je l'ai appelé homme, je n'ai plus vu en lui que mon frère en humanité. Un homme d'abord, avant d'être un Maranao ou un musulman, comme j'étais Rufus d'abord, avant d'être un Blanc ou un chrétien. »

Malheureusement, c'est ce qui arrive presque toujours dans nos rencontres avec les autres : on se colle des étiquettes les uns aux autres et on ne voit plus que les étiquettes. Il y a une très jolie histoire du père Anthony de Mello, un jésuite indien, à ce propos. « Bouddha montra une fois une fleur et demanda à chacun de ses disciples de dire quelque chose sur elle. Le premier donna un cours. Le deuxième fit un poème. Le troisième proposa une parabole. Chacun fit de son mieux pour dépasser l'autre en profondeur et en érudition. Mahakashyap, quant à lui, sourit et ne dit rien. Lui seul avait vu une fleur. » Et de Mello de commenter: « Si je pouvais seulement goûter un oiseau, une fleur, un arbre, un visage humain ! Mais, hélas, je n'ai pas le temps. Toute mon énergie est occupée à déchiffrer

les étiquettes. » Se débarrasser des étiquettes dont nous nous affublons rendrait nos rencontres inter-religieuses tellement plus faciles et plus vraies.

On a le sentiment que le dialogue vient toujours des chrétiens ?

Oui, j'entends souvent cette opinion et je crois qu'elle est vraie dans la plupart des cas. Mais cela ne fait rien. Comme le disait Mgr Tudtud : «Le dialogue, c'est comme une offrande. On le fait sans calcul, sans se poser la question de savoir s'il vient de nous ou des autres. On le fait parce qu'on y croit. C'est tout. »

Il y a cependant des cas où l'initiative est commune. Par exemple, les évêques et *oulema* de Mindanao ont eu ensemble l'idée de lancer une semaine de la Paix pour toute l'île de Mindanao. Et, à la surprise générale, ils ont obtenu l'accord du gouvernement Estrada, qui était pourtant l'initiateur de la politique de guerre totale contre les musulmans : mystère de l'âme philippine ! Dans plusieurs villes et provinces, il y a eu des rallyes, des compétitions de chant et de dessin pour la paix, et des réunions de prière inter-religieuses. À Iligan même, à 30 km de laquelle il y avait des combats entre l'armée et des rebelles musulmans, seize mille personnes ont eu le courage de défiler dans les rues, chrétiens, musulmans et aborigènes.

Pour cette semaine de la Paix, j'ai proposé au groupe de prière islamo-chrétien, dont j'ai parlé plus haut, d'organiser un échange de visites entre Marawi et Iligan. Ils ont accepté. Il faut ici se rappeler qu'entre Marawi et d'Iligan, distantes de 45 km seulement, c'est comme s'il y avait une frontière infranchissable. Très peu de chrétiens montent à Marawi, et les musulmans ne descendent à Iligan que pour y faire leur marché. Il y a une telle peur mutuelle et souvent un si profond mépris ! Nous avons donc décidé avec les musulmans de Marawi que des prêtres, des religieuses et des responsables laïcs de la communauté d'Iligan monteraient le vendredi à Marawi et observeraient la grande prière de midi dans les mosquées de la ville ; avec les chrétiens, les musulmans descendraient à Iligan pour observer la prière chrétienne dans un temple protestant et une église catholique le dimanche.

Et le miracle a eu lieu. Pour la première fois dans l'histoire locale, une trentaine de chrétiens sont montés à Marawi. L'accueil des musulmans a été très chaleureux. Il nous ont expliqué, d'abord, les éléments essentiels de la prière à la mosquée. Ils nous ont séparés, ensuite, en quatre groupes, chacun allant dans une mosquée différente, et là, les imams ont présenté les chrétiens en disant : « Il y a des chrétiens aujourd'hui dans notre mosquée. Nous les accueillons. Ils sont venus pour mieux nous connaître ; ils sont venus pour la paix. » Après la prière, le gouverneur a invité tous les chrétiens chez lui pour prendre un repas, avec une grande délégation de dignitaires musulmans dans une ambiance très fraternelle. Dieu soit loué, la première partie avait été un réel succès.

Mais je m'interrogeais : les musulmans descendront-ils dimanche et rentreront-ils dans les églises ? Or, le dimanche suivant, seize des plus importants chefs religieux de Marawi sont descendus. Huit sont allés au temple protestant et huit dans une des églises catholiques de la ville. À l'église où j'étais, j'ai invité un *alim* à parler après la communion. Il s'est fait applaudir à tout rompre. Or, je savais que, dans cette église, 70% des gens étaient hostiles à l'Islam. Puis, on s'est tous retrouvé, protestants, musulmans et catholiques, pour un repas qui a été suivi par une longue discussion passionnante à propos de cette expérience, une expérience qui s'est avérée vraiment exceptionnelle pour tous.

Cette année-là, j'ai aussi proposé une autre activité : un camp de jeunes pour la Paix. Mindanao compte vingt-deux provinces et nous avons invité des délégations de toutes les provinces. Il nous apparaissait important de respecter dans chaque province le pourcentage des catholiques, des protestants, des musulmans et des animistes. Au total, nous avons invité cent-quatre-vingts jeunes. Ils devaient avoir entre dix-huit et vingt-cinq ans, être engagés dans leur communauté religieuse respective, et, à la fin du camp, promettre d'œuvrer pour la paix. Cent-soixante ont répondu, garçons et filles. A cela, il faut ajouter les trente jeunes qui, pendant des semaines, avaient préparé tout le camp avec moi et trois autres adultes. À cause de la guerre qui venait de se terminer, la tension était très vive, du côté des chrétiens comme des musulmans.

Le camp a duré trois jours. Un jour entier a été consacré aux musulmans, un autre aux animistes et enfin le dernier aux chrétiens. Au lever, prière du matin faite par un groupe et observée par les deux autres groupes. Puis réflexion sur un thème, lié à la paix ou au dialogue inter-religieux. L'après-midi, jeux ensemble. Puis, un temps de silence avant le dîner où chaque communauté était invitée à se réunir pour prier selon son propre rite. Le soir, chants et danses culturelles. C'était formidable de voir ces jeunes vivre ensemble en harmonie presque parfaite, alors que leurs aînés étaient

tellement divisés! Ainsi, ils proclamaient aux yeux de tous: « Nous sommes contre la guerre; on en a marre de la violence! » La veille du premier jour, une Bible, un Coran et un objet de culte animiste avaient été solennellement déposés sur l'estrade. Le soir du dernier jour, ils ont été rendus aux jeunes par leurs chefs religieux respectifs, qui leur ont fait promettre de faire quelque chose pour la paix quand ils retourneraient chez eux. C'était vraiment émouvant. Ce camp a eu un tel impact qu'on en a parlé un peu partout aux Philippines. Tout ceci me fait croire qu'au milieu de tant de détresse, de haine et de violence dans le monde, on peut changer les cœurs, on peut créer l'espérance.

2. en maternité, la nuit...(Véronique)

Ce texte a été recueilli par le P. René Prévot, rédemptoriste, de Valence

Voici une vingtaine d'année que j'exerce la profession d'infirmière en maternité-gynécologie. Avant, je travaillais en chirurgie et je m'y plaisais beaucoup. Mais on ne m'a pas laissé le choix: il fallait une infirmière à mi-temps en maternité la nuit. C'était mon cas. Il a fallu s'adapter, rechoisir d'être là, mais j'ai fait plus: je me suis prise au jeu d'aimer ces femmes à toutes les étapes de leur vie, de les aimer comme elles étaient et dans ce qu'elles vivaient. C'est là que j'ai rencontré Saïda, une algérienne très croyante.: elle commençait à pratiquer très profondément sa religion, c'est-à-dire à faire les cinq prières, aller à la mosquée avec son mari... Avant, elle s'était consacrée à l'éducation de ses quatre enfants. Puis elle s'était mise à travailler la nuit pour être là pour eux dans la journée. Maintenant qu'ils étaient pratiquement adultes, elle pouvait donner davantage à Dieu. Elle avait beaucoup d'amour en elle, beaucoup de sagesse, une réflexion profonde, le désir et la perfection du travail bien fait. Très observatrice et très humaine, elle avait le sens de l'autre avec beaucoup de sensibilité: facilement blessée par une attitude ou une parole. Prévenante, elle pensait pour moi, avec un grand sens de Dieu et beaucoup d'humour.

J'étais responsable de trois étages. Au 2^{ème}, elle m'appelait régulièrement vers minuit pour prendre le thé. Je trouvais mon thé servi, avec fruits ou gâteaux: c'était le temps du partage. Partage de nourriture et partage de vie et, forcément, partage spirituel où Dieu était présent. Il était donc minuit environ quand nous prenions le thé. Quand c'était possible, bien sûr, car le travail passait avant tout et il n'était pas question de s'asseoir avant d'avoir terminé... sauf quelquefois pour marquer une pause rapide avant de reprendre. L'amour que chacune de nous éprouvait pour Dieu faisait qu'Il devenait le sujet principal de nos échanges. Je ne connaissais pas grand chose à sa religion. J'arrivais avec un immense amour pour Dieu et pour nos frères, un amour universel et fraternel qui me vient de quelque chose en moi de très profond, depuis très longtemps, j'allais dire depuis toujours. Un immense "Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés" - "Aimez-vous les uns les autres" - "ce qui est important, c'est la foi agissant par la charité"(Gal 5,6). Nos cœurs étaient ouverts à la parole de l'autre.

Mes enfants étaient en pleine période d'adolescence et mon couple n'était pas bien en paix. Et quand je m'écroulais en pleurs, racontant les événements du jour, Saïda savait me consoler par un: "Ne t'inquiète pas, Véronique. Moi aussi je suis passée par là! Moi aussi, mes enfants... moi aussi, mon mari... Elle joignait à cette phrase un exemple qui montrait ses difficultés passées et son équilibre à présent retrouvé. Elle était toujours passée par là: c'était rassurant.

Au début de notre rencontre, notre sujet principal (mais il y en avait tant) était la prière. Et moi, dans ma curiosité, je demandais: "Mais avec tes cinq prières, ça te prend combien de temps par jour?". Alors elle comptait à peu près, le temps de prière, les ablutions: ça faisait... deux heures! Elle Ajoutait: Mais Véronique, tu donnes deux heures de ton temps à Dieu. Le restant, tu fais ce que tu veux! J'étais sans réponse. En ce temps-là, le soleil se levait tôt. En regardant vers l'est, vers 4h du matin, elle observait le ciel, le soleil levant et sa luminosité. Elle m'appelait pour que j'admire avec elle et s'écriait: "Regarde, Véronique! Je suis amoureuse de Dieu!"

Des nuits entières, nous parlions de Dieu. Nous mettions Dieu dans toutes nos conversations. Et dans un très grand respect de l'autre, nous nous faisions partager notre foi. Alors on disait: "Chez nous, on dit comme ci" - "Chez nous, on dit comme ça". Elle le disait d'abord en arabe, ça lui paraissait plus facile. Puis elle essayait au mieux de traduire en français. L'autre trouvait toujours la même phrase ou la même idée, dite quelquefois un peu différemment, mais reflétant la même pensée.

Découvrant une commune pensée, notre foi augmentait. Le pardon, la prière, le carême, le jeûne, le ramadan, l'aumône, les pauvres, le partage, la charité, tout y passait. Quelquefois, je suivais ses conseils, dits avec beaucoup de sagesse et réflexion.

Quand c'était différent, on ne faisait que le constater. Je m'étais fixé une règle: ne jamais toucher au livre de l'autre, ne jamais dire que sa religion a tort: ne jamais faire à l'autre ce que je ne voudrais pas qu'on me fasse. Et s'il y a une chose que je ne voudrais pas, c'est qu'on touche à ce qui est écrit et ce à quoi je crois de toute mon âme.

Quand on invitait une tierce personne à prendre le thé, celle-ci s'étonnait : "On dirait que vous êtes de la même religion". On était tellement d'accord sur tant de choses ! Un jour, un infirmier d'un autre service se joignit à nous pour prendre le thé. Elle lui dit : "Je te présente Véronique. Elle est très croyante". Instinctivement, il fit un mouvement vers moi. Mais inconsciemment, quand je lui dis que j'étais catholique, il recula la tête . Alors je lui dis : "Ecoute, ce qui compte, c'est la prière. Tu peux bien me dire que tu es de n'importe quelle religion, si tu ne pries pas, tu ne peux pas rencontrer Dieu. Mais si tu pries, tu es comme un pauvre devant Dieu, les mains vides., attendant tout de lui. Et ton frère, dans l'autre religion, dans la même attitude, est certainement plus proche de toi que celui de ta religion qui ne prie pas. Le plus proche de Dieu est aussi celui qui a le plus d'amour, mais personne ne peut dire qui a le plus d'amour, sinon Dieu qui voit le fond de chacun". A partir de ce moment, tout devint simple, et il venait de temps en temps discuter de Dieu avec moi. C'était très enrichissant.

C'est étonnant, le nombre de choses que j'ai pu partager avec eux. Des tranches de vie que nous partagions à la lumière de Dieu, cherchant comment prendre la meilleure route. Ainsi, je disais un jour à Saïda : "On doit toujours louer Dieu, même quand ça ne va pas. S'il fait beau et qu'on prend le thé dehors, on dit : Merci, mon Dieu. Mais s'il pleut et qu'on reste à l'intérieur, on dit quand même: Merci, mon Dieu". Elle ajoute: "Et s'il n'y a pas de thé, on dit aussi: Merci, mon Dieu".

Je la connaissais à peine quand elle me demanda la permission d'aller prier. Nous étions au travail, et pendant qu'elle priait, je devais surveiller le service. Pour moi, j'étais tellement contente de rencontrer quelqu'un qui priait que j'acceptai avec joie. Quand elle revint, elle me dit : "Tu vois, Véronique, si tu veux bien que je fasse la prière, la prière retombe sur toi. Si tu ne veux pas, moi, je suis en accord avec Dieu". Elle m'ouvrit les yeux sur l'importance de l'obéissance à l'autre. J'optai pour cette façon de faire avec mon mari, quand j'allais à la messe, car lui préférerait rester à la maison. Ce fut, du moins dans mon cas, une excellente solution : je faisais à la fois ce que je voulais, sans le blesser, puisque j'étais dans l'obéissance par rapport à lui.

Souvent, dans la nuit, nous faisons une pause pour manger. Soit il restait de la nourriture, soit les patientes nous donnaient des gâteaux, soit nous partagions ce que nous avions apporté. Quelquefois c'était un repas de roi. Et avant de manger, nous remercions notre Dieu : "Dieu tout-puissant, nous te remercions pour ce repas". Elle ajoutait aussi : "Bénis celui qui l'a préparé, celui qui l'a fait, celui qui a cueilli, celui qui l'a vendu, celui qui l'a acheté, celui qui a cultivé... Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle, puis moi, ne trouvions plus personne sur qui appeler la bénédiction.

Nous aimions tellement la prière que, par une nuit très calme, nous décidions de prier dans la même pièce, à genoux chacune sur un drap, moi dans l'immobilité, elle en s'inclinant à plusieurs reprises, mais, peut-être du fait de trop de pudeur, il nous sembla que nous nous gênions. Alors, les nuits sans trop de travail, nous allions prier en même temps, chacune dans une chambre différente. Avant d'y pénétrer, elle disait: "Véronique, que ta prière soit exaucée", et invariablement, je répondais: "Et la tienne de même". Et ensemble, nous répondions : Amin ! Et chacune, seule avec Dieu, nous offrions le monde et la prière de l'autre. C'était des moments intenses de paix et de joie intérieure.

Le jeudi soir était un soir sacré. Un jour, elle me dit : "Tu sais, Véronique, la prière du jeudi au vendredi est une prière particulière". Je ne savais pas la signification de cette nuit là. Mais c'est comme si le ciel s'ouvrait et que notre prière allait directement à Dieu. Je ne faisais jamais rien sans être en accord avec ma religion, aussi je me posai la question: Est-ce que je devais, moi aussi, prier le jeudi soir et pourquoi? Et voici ma réponse : d'abord, je priais en union avec tous mes frères musulmans qui priaient particulièrement cette nuit-là. Et ensuite: parce que ça correspondait chez nous au jour où Jésus institua la Cène et à la nuit où il resta en prière à Gethsémani : "Priez pour ne pas entrer en tentation". C'était aussi la nuit où Jésus fut arrêté. Je pensais encore à toutes les congrégations religieuses qui priaient la nuit, à cette heure ou à une autre.. Je priais donc cette nuit-là avec une particulière dévotion. En fait Saïda m'avait renvoyée à ma propre religion et je m'étais unie à la sienne.

Souvent, vers 5 h du matin, nous avions terminé notre travail. C'était calme. Alors elle me disait : "Véronique, dis-moi quelque chose de Dieu". Alors je prenais ma bible ou *Prions en Eglise* et je lisais un psaume ou l'autre, souvent celui du jour. Nous nous arrêtons souvent sur une phrase. Nous étions dans un profond recueillement. Et je me disais : "C'est quand même incroyable : dans un hôpital public, à 5 h du matin, une catholique et une musulmane lisent les psaumes juifs!"

Il était environ 2 h du matin quand nous faisons une pause pour manger, souvent chacune apportant quelque chose à partager. Ce jour-là, nous avions apporté chacune deux oranges. Il faut dire ici qu'elle aimait les fruits frais sortant du frigo et que moi, je les aimais à la température ambiante. Connaissant ses goûts, j'avais mis mes deux oranges dans le réfrigérateur, et elle, connaissant les miens, avait laissé ses deux oranges dans son sac. A l'heure de la pause, la voyant sortir ses deux oranges de son sac, je lui dis, très étonnée: "Pourquoi n'as-tu pas mis les oranges au frais ? - Parce que je sais que tu les aimes à température ambiante. Quand je sortis mes deux oranges du réfrigérateur, nous étions touchées de voir que chacune avait pensé à l'autre au point d'accepter de manger une orange à la même température que l'autre. Ce fut pour moi une grande leçon. Si nous arrivions à partager notre foi, c'est que nous nous mettions chacune "à la température de l'autre".

L'envie me prit, par trois fois, de vouloir la convertir. En fait, ce n'était pas mon idée spontanée. Mais un pasteur, qui vint me voir un jour, était arrivé à me convaincre: Jésus était la Porte, c'était incontournable: il fallait passer par là. J'arrivai, par trois fois, avec l'idée de la convertir. Et chaque fois, le Seigneur me montra qu'à côté d'elle, je n'étais rien, et mit en moi un grand sentiment d'infériorité. J'eus la certitude alors que la conversion de l'autre n'était pas la volonté de Dieu, mais bien ce partage qui portait tant de fruits dans nos cœurs.

Sans forcer personne, quand elle passait dans les chambres et que les malades lui avouaient leur angoisse, souvent elle disait : "Et puis, il y a Dieu!". Et cela suffisait souvent à les reconforter. Nous étions devenues des témoins de la tendresse de Dieu, des pèlerins d'espérance. Et nous partagions aussi des instants où Dieu s'était servi de nous pour consoler les autres et quelquefois les renvoyer vers Dieu. J'avais en moi cette image de deux arbres qui, de leurs racines, puisent l'eau de leur religion et plus ils puisent dans leurs racines et plus leurs têtes peuvent être en communion.

A un moment de cette histoire, je me suis demandée quelle place avait Jésus dans ma vie. En communion avec elle, je priais le Père, j'adorais le Père. A force de rendre grâce au Père, est-ce que je ne risquais pas d'oublier Jésus? Au bout de trois jours, une réponse vint dans mon cœur : Par lui, avec Lui et en Lui. Je me dis que l'important était l'union au Christ pour aller au Père. Et je compris mieux la messe où on offre le Christ au Père et où on s'offre avec lui par l'Esprit, et dans l'Esprit et avec l'Esprit. C'est grâce aux musulmans que je vais plus facilement au Père par Jésus.

Un jour, Saida, me voyant sortir d'une chambre dans le couloir de service, me dit: "Véronique, tu es la fleur de Dieu et sur ton chemin, le soleil brillera toujours. J'aurais tellement aimé que des chrétiens me disent la même chose..."

3. Une expérience de chercheur... (Ahmed M.)

Jeune professeur tunisien, Ahmed M'Chergui a résidé pendant un an chez les Pères Blancs à Rome. Il a rapporté son expérience dans un journal arabe (Trad . André Ferré)

On me proposa de loger chez les Pères Blancs. La seule chose qu'on me demanda, ce fut de me considérer comme l'un d'entre eux, partageant les mêmes droits et les mêmes devoirs, tout en conservant naturellement une sorte d'indépendance personnelle qui incluait la "liberté religieuse" et qui la garantissait. Nous partagions tous les aspects de la vie quotidienne, sauf la chapelle. Ce genre de vie m'a fourni l'occasion rare de connaître la religion chrétienne d'une autre manière. Cela m'a permis de réviser nombre de mes idées ou de les confirmer.

Au début, je ne saisisais pas la raison d'un tel accueil. Cela relevait-il de l'amabilité et de la politesse ou bien était-ce un effet de l'ouverture de l'Eglise catholique depuis le Concile Vatican II? Ou bien y avait-il à cela une autre raison cachée? C'est alors que je me rappelai les mises en garde de mes collègues et "l'hameçon" du professeur Talbi!

Je découvris à ma grande surprise la marge de liberté dont jouissent les prêtres résidents pour exprimer leurs idées et leurs points de vue, et pour exercer leur auto-critique au sein de la com-

munauté; et cela sur presque tous les sujets, y compris sur ceux que l'on présente, à tort, comme tabous dans la vie cléricale: la religion, la politique et la cuisine! Je fus témoin en maintes occasions de divergences entre les jeunes et les anciens, ou entre les Européens et les Africains. Les discussions portaient sur le dogme ou les rites religieux, sur la politique étrangère de l'Eglise catholique vis-à-vis des événements internationaux: guerres du Golfe, des Grands Lacs, du Liban, question palestinienne, etc...Les positions et les points de vue n'étaient pas toujours concordants.

Cela m'a aidé à entrer, avec les membres de la communauté, dans un dialogue religieux à divers niveaux. Après le dialogue intellectuel dans les universités théologiques de Rome, je menais un dialogue "silencieux", à travers les contacts quotidiens, avec ceux qui n'étaient pas familiers de la spéculation et de la théologie. Il arrivait même que le dialogue prît encore une autre forme: l'expérience religieuse qui en constituait le champ.

Avec l'ensemble du groupe, les rapports étaient fondés sur le respect mutuel, tandis qu'avec certains il fut possible de soulever des sujets comme la Trinité et l'Unicité, l'évangélisation et la "da'wa", le célibat des religieux et la polygamie du prophète Muhammad, etc...

Parmi les exemples particulièrement significatifs que j'ai vécus dans ce domaine, c'est l'amitié profonde créée avec un prêtre anglais dans la soixantaine, connu comme "le philosophe de la maison". Mes rapports avec lui demeurèrent tièdes, superficiels et ambigus pendant plusieurs mois. Jusqu'au jour où le hasard nous engagea en tête à tête dans une conversation brûlante qui tournait autour de l'homme et de sa dignité dans nos religions. Il me parlait de l'homme selon l'Evangile, créé à l'image de Dieu, et je lui parlais de l'homme selon le Coran, vicaire de Dieu. Nous découvrîmes ensemble que nous parlions en réalité de l'homme lui-même et de la dignité humaine, mais en utilisant des termes différents et en nous appuyant sur des autorités différentes. Ce fut avec une grande stupeur qu'il découvrit ce "carrefour" entre les deux religions, alors que tout au long de sa vie il avait été convaincu que seul le christianisme garantissait la dignité de l'homme et que l'islam était bien la dernière religion dans laquelle l'homme pût être respecté!

Au fur et à mesure de nos conversations, l'ignorance mutuelle fit place à la connaissance et à la compréhension réciproques. Notre dialogue se fondait sur l'expérience, la convivialité et la spontanéité, donc sur la base de la sincérité, avec soi-même et avec les autres. Ces attitudes nous permirent d'assumer la différence au début et, par la suite, de la respecter. En me faisant ses adieux, il me dit avec émotion: "Merci d'avoir passé toute cette période parmi nous; nous avons beaucoup appris."

Cette hospitalité nous a mis à même de comprendre, les uns et les autres, que la différence religieuse n'est pas un obstacle aux liens réciproques et à la convivialité, et que le véritable obstacle est l'ignorance mutuelle nourrie par les préjugés et les idées toutes faites. Cette expérience nous a aussi appris que le dialogue le plus profond et le plus sincère était celui où l'on s'efforce vraiment de réaliser la "vie commune" dans une ambiance d'ouverture généreuse.

Peut-être que le dialogue en acte, celui de la vie quotidienne, est la porte d'entrée idéale vers une coexistence pacifique entre les nations, les peuples et les religions...

4. Immigrée parmi les immigrants... (Lucienne F.)

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai été immergée au milieu de musulmans aussi bien en Orient, qu'en Algérie, dont je suis originaire. Lorsque pour des raisons familiales, j'ai été obligée de quitter mon pays en 1973, je suis arrivée en France, qui pour moi était terre inconnue. Je me suis sentie une immigrée parmi les immigrants. Voyant les difficultés que rencontraient les étrangers, j'ai pensé que ma place était bien parmi eux.. Je vis donc volontairement dans une cité H.L.M., dans le sud de la France. Pour les gens de cette ville, c'est la cité des Arabes, ou bien « Chicago ». Pourtant nous vivons des choses extraordinaires.

Les quelques témoignages qui vont suivre, ne sont pas exceptionnels, ni extraordinaires, ils sont simplement partage d'un « vivre avec » sans perdre mon identité et qui veut prouver que chrétiens et musulmans peuvent vivre ensemble, dans le respect de l'autre et en étant vrai. Bien sur, cela ne s'est pas fait en un jour. Il a fallu faire naître le désir de la rencontre, pour nous connaître, avoir besoin d'un service, nous apprécier, tisser et consolider des liens d'amitié, tout cela dans le quotidien de la vie, ou à l'occasion d'événements familiaux, tels que dans nos fêtes religieuses, dans les

partages pendant le mois de Ramadan, les circoncisions, les mariages, dans les joies et dans les peines. J'ai beaucoup reçu de mes amis musulmans, que ce soit au pays où ici..

Lors de la mort de ma mère, n'ayant plus goût à rien, je n'arrivais plus à cuisiner. Ma voisine Myriem, qui me descendait le repas, s'étant rendue compte que je ne mangeais pas ; elle prenait une chaise, s'asseyait et tout en me remontant le moral, attendait que je termine le repas pour repartir chez elle, où l'attendaient ...sept enfants. Le jour des obsèques, étant un vendredi, les amis musulmans étaient venus dire qu'ils arriveraient un peu en retard à l'église, car il y avait la prière traditionnelle à la mosquée. J'ai donc prévenu le prêtre qui connaissait nos origines. C'est lui qui a accueilli mes amis , qui les a placés, et qui a prévenu l'assemblée qu'une prière serait dite à la fin de la cérémonie religieuse par l'imam et les amis de confession musulmane. A la sortie de la bière, les youyous stridents des femmes se firent entendre. C'était la première fois, dans l'histoire de l'église locale, qu'un tel rite était pratiqué, au grand étonnement de tous. Ma peine était leur peine.

Un couple de jeunes qui m'est très proche, m'avait invitée à passer les fêtes de Noël et Ramadan avec eux, à Paris. Ne pouvant m'y rendre, je leur écris simplement qu'ayant des difficultés pour le moment, cela était impossible. Quelques jours plus tard, qu'elle ne fut pas ma surprise de recevoir un chèque avec ces quelques mots : « Voici le prix aller-retour du billet. A bientôt ! » J'avais omis de dire que ces difficultés étaient liées à ma santé.....

Une famille turque est arrivée dans l'immeuble. L'épouse ne parle pas du tout le français, le mari quelques mots. Il y a quatre enfants. Nos rencontres sont typiques, nous essayons de communiquer avec des sourires. Lorsque S... est en panne de sucre, de café ou autre, elle descend avec son paquet vide, me dit quelques mots dans sa langue et, avec des gestes, me fait comprendre qu'elle a du monde. Je la dépanne donc, et quelques jours plus tard, elle me rapporte ce qu'elle a emprunté. Lorsqu'ils partent en Turquie, son mari dépose chez moi les clés de l'appartement et quelques chèques signés en blanc, afin que je puisse régler le loyer, le téléphone, l'électricité, etc....alors que dans le même immeuble une autre famille turque vit.. Lorsque je pose la question : pourquoi moi ? la réponse est toute simple : j'ai confiance en toi.. Il regrette que je sois catholique, car paraît-il, j'agis comme une bonne musulmane !....

Quelques problèmes ayant eu lieu à la mosquée, à la fin du Ramadan, la famille H... me rend visite. Après avoir discuté comment chrétiens et musulmans vivions notre carême, le père de famille me tend une enveloppe. Ne comprenant pas son geste, je demande quelques explications. « Tu sais que le musulman doit faire la *zakat* (aumône) pour aider les pauvres. Je sais que tu t'occupes de « sans-papiers » qui sont loin de chez eux, et qui n'ont rien. Alors, cet argent, tu le donneras à celui qui en a le plus besoin, afin que lui aussi puisse faire la fête. »

R...dont le mari est au chômage depuis quelques temps, est maman de trois enfants dont le dernier à 9 ans. Elle vient me voir en larmes : elle est enceinte, et son mari ne veut plus d'enfants ; elle est allée consulter le médecin, qui lui a donné ce qu'il faut pour perdre celui qu'elle porte en elle. Après avoir discuté très longuement, j'essaie de lui faire comprendre que c'est à elle de prendre la décision. Huit mois plus tard, le mari vient m'annoncer la naissance d'un garçon et me dit « il est là, à cause de ce que vous avez dit à ma femme et qui nous a fait réfléchir. Alors maintenant c'est à vous que revient l'honneur de lui choisir son nom. » Ce qui fut fait. Après un repas familial eut lieu l'imposition du nom. Le grand-père, *hadj*, récita l'*adhân* (l'appel à la prière) dans l'oreille droite de l'enfant et l'*iqâmah* (le souhait de résurrection) dans son oreille gauche . Chacun bénit le bébé à sa manière ; quant à moi, je me permis de chanter le Notre Père, en arabe, à la satisfaction de tous. Aujourd'hui F....a cinq ans et son papa a retrouvé du travail. L'an dernier ayant eu de gros problèmes de santé, je ne pouvais assurer « les rencontres alphabétisation ». Le téléphone retentit, je décroche et la voix me dit : « J'ai appris par la communauté musulmane que vous étiez malade, je viens vous dire que l'on prie pour vous, afin que Dieu vous accorde la santé » C'était l'imam de la mosquée.

Le « Vivre avec » n'est pas toujours évident, ni facile, mais un sourire, un bonjour, un geste amical, un service, créent des liens et doucement, tout doucement, comme dans le petit Prince et le renard, le dialogue s'établit et alors, on s'aperçoit qu'on reçoit plus qu'on ne donne. Ce n'est qu'un petit aperçu. Voilà en quelques lignes, comment j'essaie de vivre l'Amour du Seigneur et l'amour des autres, dans une vie ordinaire, toute simple, faite de rencontres, d'écoute, de confiance et de disponibilité. Ma foi, si je ne peux la proclamer, j'essaie avec mes petits moyens, de la vivre. Et comme disait Charles de Foucauld « Nous ne devons ni agir sans prier, ni prier sans agir, quand nous avons la possibilité d'agir. ».

*Nous aimerions souligner l'importance de ce vivre ensemble en l'éclairant de textes empruntés à trois amis que Se Comprendre a eu la tristesse de perdre récemment : **Antoine Moussali**, décédé le 1^{er} avril, **René Voillaume** et **Bruno Chenu**, les 13 et 23 mai 2003.*

*Né au Liban en 1921, directeur des Ecoles Lazaristes de Damas, le P. Moussali a enseigné l'Arabe à l'Université d'Alger. Dans son dernier livre, **Sept nuits avec un ami musulman** (paru aux Editions de Paris en 2001) il évoque son enfance, p.143-144*

Le fait de naître au Liban donne un sens aigu de l'appartenance. Pourtant le fait de l'appartenance ne nous empêche pas d'avoir un sens inné pour la convivialité, le vivre-ensemble.

En revoyant mon enfance, l'image la plus familière qui me revient, c'est celle de Fatima, notre voisine. Je la vois avec son voile blanc qui lui enveloppait la tête et ruisselait en fine cascade sur l'épaule avant de retomber sur le dos. Ainsi étaient habillées les femmes d'Orient ! Fatima avait trois enfants. Moi, je n'ai jamais vu son mari. Mon frère et moi nous allions la voir, souvent. On était chez nous, chez elle. Et lorsqu'elle préparait un bon plat elle nous appelait : « Hé, les enfants, venez ! ». Ma mère lui rendait la pareille. Quand elle préparait un bon plat de lentilles ou de kebbé, elle sortait et appelait Hasan, Husayn et Ahmad ! Ils étaient chez eux, chez nous.

Une fois par semaine, ma mère faisait le pain pour la semaine, pour elle et pour Fatima. ! Je la vois encore, assise près d'un brasier que surmontait, sur un cercle de pierres, une tôle arrondie et bombée. Je la regardais faire... Grésillement de la pâte qui allait de son chant, d'où s'échappait une bonne odeur de bon pain tendre et chaud, qui prenait des couleurs dorées, tachetées de rousseurs... Puis, avec beaucoup d'adresse, elle la saisissait entre le pouce et l'index, la détachait de la tôle embrasée et la posait, fumante, sur le monceau de pains entassés sur un grand plat en oseille ! On applaudissait, on dansait, on chantait la chanson du pain et du feu... jusqu'au moment où maman nous disait : « ça va, ça va, du calme, les enfants ! »

Ainsi, de vivre ensemble, musulmans et chrétiens, ne posait aucun problème ! On était à cent mille lieues de nous poser des questions ! On était chrétiens, eux étaient musulmans ! Cela nous paraissait tellement naturel ! La religion a un aspect sociologique très marqué. Au Liban et en Syrie, je ne me suis jamais posé la question de l'islam.

C'est en Algérie que j'ai décidé de m'initier à l'islam, de comprendre l'islam, à travers Ghazâli, ce géant de la pensée musulmane. C'est à l'Algérie que je dois de m'être plongé dans le Coran pour mieux saisir de l'islam l'âme profonde, de réciter le Coran, d'en goûter l'envoûtante musique, de me laisser bercer par son rythme, ses rimes et ses incantations ! De lire le Coran dans son texte original, en arabe, m'a permis d'en pénétrer, à ma mesure, l'incroyable secret ! Ce qu'il y a de particulier, quand on récite et chante le Coran, c'est qu'on ne fait pas attention à ce qu'on récite. On se laisse charmer ! Le Coran ne se lit pas, il se chante, en se balançant de gauche à droite.

C'est vrai, Antoine, dit mon ami. Le chant pourtant ne suffit pas. Le Coran finit par vous imprégner, par vous façonner, par vous habiter, par devenir cet air que l'on respire et qui fait partie intégrante de notre être...

*Né en 1905, disciple du P. Charles de Foucauld, devenu en 1933 Petit Frère de Jésus, le P. Voillaume a fondé en 1956 les P. Frères de l'Evangile. Il leur écrivait ces lignes, parues p. 201 dans **Voyants de Dieu dans la Cité** (éd. du Cerf, Paris 1974)*

Parmi les signes qui manifestent actuellement l'action de l'Esprit Saint dans la chrétienté, j'en noterai particulièrement trois qui me paraissent en tout cas devoir nous concerner particulièrement : la multiplication un peu partout des charismes accompagnant et entretenant une soif de prière gratuite; la constitution spontanée de groupes communautaires souvent dénommés « communautés de base », et qui traduisent un besoin vital de communion fraternelle et d'action solidaire; enfin la tendance à réaliser les exigences de l'Évangile selon une action de type politique, dans la conviction que la libération que Jésus nous apporte doit aussi se traduire en projet sur le monde et s'accompagner d'activités collectives et organisées, en vue de l'amélioration de la condition humaine.

Ces trois voies, celle de la contemplation, celle d'une recherche inlassable de la communion fraternelle et celle d'une lutte contre toutes les formes de mal et de servitude, au service de la

dignité de l'homme, ces trois voies, une fidélité lucide à notre vocation de Petits Frères de l'Évangile, nous fait un devoir de nous y engager.

Entre lutte et contemplation, en particulier, nous n'avons pas à choisir, bien qu'il soit évident que la manière de les réaliser devra tenir compte de la situation de chaque Fraternité, de la vocation des frères et des appels qui nous parviennent des hommes au service desquels nous sommes envoyés.

Il nous faut aussi être réalistes et davantage attentifs à vivre un idéal plutôt qu'à chercher à le bien formuler. Ce réalisme chrétien doit nous faire souvenir que, pour nous, la vie réelle a deux faces : l'une visible et terrestre, celle qu'on a souvent tendance à considérer comme la seule réelle, et l'autre invisible et non perceptible, sinon dans l'Esprit de Dieu et à travers son témoignage, face non moins réelle à laquelle de tout notre être d'homme et de fils de Dieu nous devons aussi demeurer présent. Nous n'aiderons nos frères que dans la mesure où nous serons réalistes, non pas comme un matérialiste peut l'être, mais comme le Christ l'a été, qui vivait, pensait, priait, et agissait dans un univers autrement vrai et autrement vaste et ouvert que le nôtre!

Paul VI disait à l'assemblée des Religieux réunis à Rome en octobre 1972 : « Il faut avoir le souci de rejoindre en vérité ce monde, nouveau à tant d'égards, non pour se confondre avec lui, mais pour l'accepter, le comprendre, l'aimer, jusqu'à lui annoncer Jésus-Christ. »

*Dans le N°389 de **Panorama** (3, rue Bayard, Paris 8^e), paru après sa mort (Juin 2003), le P. Chenu venait de réaliser un dossier sur La vérité chrétienne face aux autres religions dont nous citons la p.51. Né en Isère en 1942, théologien et journaliste, expert en œcuménisme et negro-spirituals, il avait été rédacteur en chef de la Croix.*

Le maître mot, l'impératif de la mission chrétienne par rapport aux autres religions, devient le dialogue. C'est la seule attitude possible pour attester à la fois le travail de Dieu dans les autres espaces religieux et exprimer l'espérance de leur accomplissement dans le Christ. Dialogue, c'est-à-dire respect, confiance, ouverture à l'autre qui n'exclut pas le sens critique, engagement dans sa propre foi, souci de la vérité à laquelle les partenaires sont soumis. Le but n'est pas la victoire des uns sur les autres mais la conversion plus profonde de chacun à sa propre foi.

Le plus important est le « dialogue de la vie », partage de la vie quotidienne dans un quartier, dans une école, dans une association, dans une action commune pour la paix ou contre l'exclusion. Dialogue d'amitié et de solidarité. Les différentes fois religieuses peuvent et doivent contribuer à *vivre ensemble* en France comme en tout lieu. C'est ce dialogue en pleine vie qui est fondamental et qui légitime les échanges théologiques et spirituels.

Les chrétiens ne seraient pas fidèles à l'Évangile s'ils ne cherchaient pas le dialogue avec tout homme, à l'image de Jésus. En effet, le défi qui nous est lancé, c'est une attitude concrète qui donne à voir notre foi dans la relation à l'autre, une preuve pratique. Saint Augustin déclarait : « Tu vois la Trinité quand tu vois la charité. » C'est la charité mise en œuvre qui lève le voile de l'identité de notre Dieu. La foi chrétienne est simplement une façon de nouer des relations, comme Jésus de Nazareth. Avec Celui qu'il ose appeler son « Père » et dont il incarne le visage de tendresse et de pardon, n'ayant cessé de faire alliance avec toute l'humanité. Jésus est le seul à prêcher l'intégration de tous au nom d'un Dieu qui n'est pas celui d'un peuple mais celui de tous les peuples...

AVIS : Gabriel DEVILLE qui nous a beaucoup aidés va rejoindre Marseille.

Les textes de la Presse arabe traduits par le **C.T.J.A.** seront désormais disponibles sur le site internet de *Se Comprendre* : <http://www.comprendre.org>

SE COMPRENDRE

Rédaction et Administration : Philippe THIRIEZ
Pères Blancs 7, rue du Planit 69110 SAINTE-FOY-LES-LYON

Tél. 04 78 59 20 42 Fax: 04 78 59 88 61
Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

Se Comprendre N°03/06

